

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(14 septembre - 5 octobre\)](#) Item [49. Val-Richer, Jeudi 28 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

49. Val-Richer, Jeudi 28 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Discours du for intérieur](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Politique \(France\)](#), [Relation François-Dorothée](#), [Réseau social et politique](#)

Relations entre les lettres

Collection 1837 (14 septembre - 5 octobre)

Ce document est une réponse à :

[49. Paris, Mardi 26 septembre 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

[50. Paris, Mercredi 27 septembre 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

Collection 1837 (14 septembre - 5 octobre)

[53. Paris, Samedi 30 septembre 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#) *est une réponse à ce document*

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1837-09-28

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Je suis rentré tard hier. J'étais fatigué.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846),

Information générales

LangueFrançais
Cote

- 194, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- II/246-251

Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
N°49 Jeudi 28, 6 heures

Je suis rentré tard hier. J'étais fatigué. Je me suis couché. Aujourd'hui, je me lève de bonne heure avant le soleil. Le 6 octobre, je ferai le contraire. J'aurai couru toute la nuit. Je me coucherai en arrivant à Paris au moment où le soleil se lèvera. Peu m'importe qu'il y ait un soleil au ciel ce jour-là. Je sais où trouver le mien. Je n'y veux pas trop penser. C'est encore si loin. De demain, vendredi, en huit jours. Y aura-t-il ce jour-là, ou le lendemain un dîner chez Pozzo, ou je ne sais quoi qui vous autorise, à fermer votre porte le soir ? Le lendemain vaudrait mieux peut-être. La dissolution sera au Moniteur le 4. Les élections commenceront le 4 novembre. Je crois mon renseignement positif.

Que de lettres j'écrirai d'ici-là ! On y tient beaucoup. Déjà, il m'arrive des plaintes de ce que je n'écris pas assez. On manque de conseils, d'informations. On veut pouvoir lire à ses amis des passages de mes lettres. J'admire infiniment le proverbe italien : *lutto'l mondo e come la nostra famiglia*. Il faut vos lettres à Lady Granville pour s'amuser et amuser son mari. Il faut les miennes à mes amis politiques... aussi pour s'amuser eux et leurs amis ; car c'est bien plus de l'amusement, un peu de mouvement moral qu'ils y cherchent, qu'une utilité immédiate et positive. Je leur donnerai satisfaction. Je vais écrire, écrire écrire.

Comment ? Ce pauvre M. de Hügel est fou ? Cela ne m'étonne pas. Il avait depuis quelque temps quelque chose de mystérieux et d'excessivement subtil qui m'étonnait quelques fois. Je l'attribuais à la nature de son esprit. Les Allemands ont de cela. Ils arrivent à la finesse par la subtilité et à la discrétion politique par le mystère. Qui M. de Metternich, enverra-t-il ici à sa place, en l'absence de l'Ambassadeur ? Car je ne suppose pas que les chargés d'affaires aient le privilège des Rois. Ils ne peuvent pas être fous.

Je suis charmé que les Granville soient revenus. C'est une intimité que je vous aime. Quand ils ne seront plus si effarouchés de mes rivalités politiques, j'essaierai d'y entrer un peu.

Que vous revient-il de Londres ? Je ne suppose pas qu'il se passe rien de significatif à la petite session de Novembre. Elle n'aura, je crois, que la liste civile pour objet. Les radicaux me paraissent bien modestes, bien décidés, à accepter qu'on ne leur donne rien pour éviter l'alliance des Whigs et des conservateurs. Mais la nullité et l'inaction ne sont pas, quoiqu'on en dise des éléments de durée.

De quoi je vous parle là ? Il semble que moi aussi, je veux épuiser mes petites nouvelles. J'accueille très bien les vôtres ; mais laissez-les toutes pour me dire,

pour me redire toujours comment aime une femme. Le 6 octobre, dearest, dans notre cabinet, je vous dirai, et je suis sûr que vous me croirez, je vous dirai à quel point je vous comprends ? Je vous dirai quelle vie eût été pour moi aussi douce, aussi pleine que pour vous. Je ne veux pas l'écrire. Il y a des choses que je n'aime pas à écrire. Elles sont intimes à ce point qu'il me déplaît de les voir exposées au grand air, exposées à tomber je ne sais sous qu'ils yeux, à provoquer je ne sais quel sourire. Même très sûr que cela n'arrivera pas, l'idée seule de la possibilité me choque et m'arrête. Mais quand je vous aurai dit à quel point je vous comprends vous conviendrez avec moi que femme ou homme, quand on aime, on veut que ce qu'on aime se déploie dans toute sa beauté, s'élève aussi haut qu'il se peut élever. L'amour se passe de tout et prétend à tout. Il se suffit parfaitement à lui-même, et rien ne suffit à son ambition. Je suis sûr que vous pensez, que vous sentez comme moi. Mais encore une fois, je ne veux pas écrire tout ce que j'ai dans le cœur. J'attends votre lettre de ce matin avec une douce sécurité. Elle répondra à celle où je vous donnais une date. Mais gardez-vous bien de jamais me taire aucune de vos impatiences, de vos injustices. J'ai droit à tout, et je veux tout avoir le worse comme le better. En attendant, je vais écrire à droite & à gauche. Je vous quitte pour je ne sais qui & je ne sais combien.

11 heures

Le courrier m'arrive au milieu de quatre visiteurs. Je viens pourtant de parcourir le N° 50. Que de doutes et tristes choses ! Oui, dearest, comptez sur toujours. Adieu et toujours. Il faudra bien que nous venions à bout de cette situation. Soyez tranquille. Je veillerai sur moi jusqu'au 6. Adieu, adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 49. Val-Richer, Jeudi 28 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-09-28

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 23/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/971>

Copier

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur194

Date précise de la lettreJeudi 28 septembre 1837

Heure6 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification

le 18/01/2024
